

ments qui servent dans la pratique des accouchements. — Prix de l'ouvrage complet formant 2 vol. in-8° de texte, et un Atlas de 60 belles planches.

Prix. 60 fr.

Fig. coloriées. 120 fr.

La seconde partie du texte paraîtra très-prochainement.

De l'étude des fluides normaux et anormaux au point de vue chirurgical, thèse de concours pour la chaire de pathologie chirurgicale à la Faculté de Montpellier, par F. G. LESCELLIÈRE-LAFOSSE, professeur agrégé à la Faculté de Montpellier, correspondant de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, etc. 1840.

Recherches et observations sur les eaux thermales de Bagnols-les-bains, près Meude (Lozère), par M. L. CHEVALIER, docteur en médecine, — A Meude, chez l'auteur, 1840.

Samuel Cooper, Dictionnaire de chirurgie pratique traduit de la septième et dernière édition, par P. H. SCOTT et M. PINEL DE GOLLEVILLE, docteur en médecine. 1^{re} livraison, prix : 1 fr. la livraison et 1 fr. 20 c. pour la province, 1 fr. 55 pour la Belgique.

Nouvelles démonstrations d'accouchements, par MAYGRIER (J.-P.). — Deuxième édition entièrement refondue et considérablement augmentée, par L. HALMAGRAND, docteur en médecine, professeur d'accouchements, de maladies des femmes et des enfants. Cet ouvrage se composera de vingt livraisons ou quatre-vingts planches in-folio gravées en taille-douce, représentant, dans leur ensemble, plus de deux cents sujets, et d'un fort volume de texte; il paraîtra par livraisons de quatre planches et deux feuilles de texte. Le prix de chaque livraison est fixé à 2 fr. pour les souscripteurs, et 2 fr. 50 pour ceux qui n'auront pas souscrit à la mise en vente de la sixième livraison. Il en paraît une livraison le premier de chaque mois. Les deux premières sont en vente.

De la Folie, considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires; par C. C. H. MARC, premier médecin du Roi, 2 vol. in-8°. prix : 15 fr.

Introduction au magnétisme; examen de son existence depuis les Indiens jusqu'à l'époque actuelle; sa théorie, sa pratique, ses avantages, ses dangers et la nécessité de son concours avec la médecine; par GAUTHIER, in-8°. 1840. Prix: fr. 6.

Traité des maladies des Européens dans les pays chauds, et spécialement au Sénégal; par CHEVENOT, chirurgien-major de la marine. Ouv. publié par ordre du Ministre de la Marine et des Colonies. 1840. 1 vol. in-8°, prix fr. 6.

Oeuvres complètes d'AMBROISE PARÉ, revues et collationnées sur toutes les éditions, avec les variantes; ornées de 217 planches et du portrait de l'auteur; accompagnées de notes historiques et critiques; et précédées d'une introduction sur l'origine et les progrès de la chirurgie en Occident, du 6^e au 15^e siècle, et sur la vie et les ouvrages d'Ambroise Paré; par MALGAIGNE, 1840, 5 forts vol. grand in-8°, à deux colonnes. 12 fr. le volume. Le tome 1^{er} est en vente.

Première lettre sur la syphilis, ou examen critique des doctrines de M. Ricord; par DEVERGIE, aîné. Paris 1840.

Des principaux vices de conformation du bassin, et spécialement du rétrécissement oblique; par NAEGELÉ; traduit de l'allemand, et augmenté de notes; par le docteur A. C. DANYAU, 1840. Un vol. in-8°, fr. 8.

BELGIQUE.

Mémoires et observations pratiques de chirurgie et d'obstétricie; par le docteur HOEBEKE. Bruxelles, 1840. Société Encyclographique, in-8° orné de planches. Prix fr. 4.

Mémoire sur la pelvimétrie et sur un nouveau mode de mensuration pelvienne; par le docteur VAN HUEVEL. Société Encyclographique 1840. in-8° orné de 6 planches.

Lettre sur le traitement par l'eau froide; par M. DE LOSEN, D. M. Bruxelles, 1840. 2 fr.

Annales d'Oculistique, publiées par FLORENT CUNIER. 2^e volume (du 1^{er} octobre 1859 au 1^{er} avril 1840), in-8° de 500 pages avec planches. 7 fr.

G. MÉLANGES.

ESQUISSES.

N° 1.

(Hæ nugæ secra ducunt. (HORAT.))

Veut-on savoir l'équation la plus subtile, la plus élevée, la plus complexe, et par conséquent la plus difficile à résoudre? C'est une *maladie*; une grande finesse de perception, un discernement exquis, une attention soutenue, un jugement profond, n'y sont pas de trop. Tout échappe en probabilités, un cruel *peut-être* est toujours là, comme un démon à deux visages, pour neutraliser l'induction et tourmenter l'esprit. Mais allez dans le monde, vous trouverez des aveugles-nés qui sont toujours sûrs de leur fait, qui guérissent infailliblement, qui haussent les épaules au moindre doute; et il y a des personnes qui les croient, qui les admirent; bien plus, qui exécutent à la lettre ce qu'ils prescrivent. Qu'est-ce donc que la vie et la santé? Qu'est-ce que la maladie pour les gens du monde? Quelle idée se font-ils de la médecine?

Il est des hommes qui passent leur temps, leurs nuits dans les sociétés, au spectacle, au jeu, dans les amusements les plus frivoles, et qui de cette manière réussissent à combler l'abîme d'une journée. Il en est d'autres qui consacrent leurs loisirs à l'étude, à la méditation, à des expériences; ils font part au public du fruit de leurs recherches. Bientôt l'envie et la sottise, sa compagne, s'éveillent et disent: c'est un médecin de cabinet, il n'a ni expérience, ni malades; et la médisance trouve de nombreux échos. Illustre Gassendi, ce fut une preuve de votre sagesse d'avoir écrit en tête de chacun de vos livres: AUDE SAPERE.

Et moi aussi j'aime cette pensée d'un poète oriental: « Il faut tenir à la vertu par la racine, et au savoir par le sommet. »

Les faits sont brutaux, dit-on, comment le croire? Ils paraissent au contraire très-souples, très-malléables, très-complaisants, très-élastiques. Les faits disent et prouvent à peu près ce qu'on veut qu'ils disent, l'interprétation fait tout. Et pourtant ils recèlent la vérité, c'est le bloc de marbre qui contient la Vénus, mais il s'agit de l'en extraire. Il y a deux mille ans qu'on fait des théories en médecine avec les mêmes faits; on en fera de même dans deux

TOME II. 4^e s.

mille ans, car le vrai absolu reste à jamais voilé pour nous. Le vrai relatif est le seul possible, le seul connu: avec celui-là on édifie bien des systèmes et des théories, mais la base en est toujours fragile et mobile; elles passent et les faits restent.

Un médecin allemand affectait un organe spécial pour le sommeil, qu'il définissait une « polarité adynamique de l'organe de l'intuition intérieure, produite par la polarité de l'organe du sommeil. » Voilà de la science transcendante. J'aime autant Aristote qui définit le mouvement: « l'acte d'un être en puissance autant qu'il est en puissance. »

Une lueur fugitive ne suffit pas, creusez toujours, creusez profondément, la vérité jaillira pleinement, fortement, brillante et pure; la source ne tarira plus. Toutefois, hommes de labeur et de mérite, esprits chercheurs et perspicaces, ne vous attendez pas que vos découvertes soient reconnues pour telles, que justice entière vous soit rendue par vos contemporains; quand on a semé, il faut s'attendre à la grêle et aux insectes. Mais ne vous découragez pas, publiez, propagez la vérité, elle est, de sa nature, vivace et prolifère. Si l'aveugle est là pour la nier, le méchant pour la cacher, le temps y est aussi pour la produire et la féconder.

Voici la grande, l'éternelle objection. La médecine est versatile et changeante; la médecine d'hier n'est pas celle d'aujourd'hui; les écoles, les doctrines sont opposées, toujours l'effrayante certitude de l'incertitude des principes. Mais ne voyez-vous pas que cette mobilité, ce continuel changement sur quelques points, sont les conditions du progrès. Il y a dans la science le contingent, l'accidentel; il y a aussi le positif, le réel, l'immuable. L'unité de doctrine perpétuelle serait, ou la complète immobilité de la science, ou le dernier mot des phénomènes de la vie. Un système est une idée considérée sous toutes ses faces; cette idée s'épuise, elle a fait son temps, et comme la nature est inépuisable, que les phénomènes sont inconnus dans leur cause, infinis dans leurs effets, une autre idée surgit, prospère et passe en laissant son contingent de vérités. Ainsi, la science embrasse tout, profite de tout, avance toujours et à travers tout. C'est le mouvement en spirale, comme on l'a dit, mais enfin, c'est le mouvement; il tend à des axiomes de plus en plus supérieurs. Qui osera dire: voici le dernier échelon?

55

Peu de médecins ont mesuré l'abîme qui existe entre l'exploitation brute de la pensée et l'art difficile de la polir, de la présenter sous une forme nette, précise, pénétrante et lumineuse. Que d'art pour cacher cet art ! Que d'efforts pour paraître facile ! Que d'esprit pour en laisser voir si peu et si à propos !

Une main de papier étant donnée, écrire sur ses pages le plus de phrases possibles, avec un certain air grave et scientifique, une béate infatuation d'auteur, qui pousse au progrès : rien de plus commun. L'ouvrage est lancé, on attend un peu de bruit, de réputation, mais en vain. Ce livre n'est connu que par son extrait de naissance, sous forme d'annonces dans les journaux ; peu le parcourent, si ce n'est un critique malveillant, qui veut au moins en connaître quelques bribes, ou bien celui qui s'est occupé du même objet, par conséquent toujours prêt à déprécier ce qui a été dit avant lui, ou bien à en faire facilement son profit. Ainsi, ou l'indifférence, ou la haine, ou l'envie, ou le plagiat ; quel succès ! Et puis, écrivez sans fin, entassez volumes sur volumes. Êtes-vous donc si pressés de voir le fruit de vos travaux honni ou délaissé ? Avez-vous hâte que votre chef-d'œuvre, dont la valeur se mesure au crochet du peson, ou dans la balance, passe des magasins du libraire dans ceux de l'épicier, vaste et implacable *Achéron* des auteurs ?

Qui dit une théorie, dit l'expression d'une série de faits combinés, rapprochés, réagissant les uns sur les autres, liés entre eux dans un étroit rapport de prémisses à conséquences, et qui aboutissent à une conséquence dernière, qu'on appelle *principe*. Maintenant que l'on cherche et que l'on compte les théories vivaces, celles qui dominent les esprits et brillent encore dans les fastes de la science.

L'homme est un monstre de contradiction ; ce dont il parle le plus, c'est la santé, ce dont il se soucie le moins, c'est la santé. Il veut vivre longtemps, et il ne fait rien pour prolonger sa vie ; il l'excite, il l'use, il la consume, comme s'il lui tardait d'en finir avec elle, de se débarrasser au plus tôt de cet état de fièvre et d'agitation. A quelques exceptions près, tous les hommes en sont là, car tous sont assez simples, assez absurdes, pour confier leur bonheur aux plaisirs, à l'ambition, à la fortune. J'ai connu un banquier qui avait trois millions et une affection au foie ; il n'en vivait pas avec moins de violence et d'imprudence ; mais, comme tous les autres, il promettait d'être sage un jour.

Rien n'est plus vrai : il faut soigneusement distinguer la *découverte* de la *trouvaille*. L'une est active, l'autre passive ; la première tient au génie, et constitue véritablement le *nouveau* ; la seconde dépend du hasard et n'est que le *renouvelé*.

La presse médicale présente, comme la presse politique et littéraire, un mélange fort hétérogène ; il y a ici, comme en tout, le bon et le mauvais esprit. La presse présente, en effet, deux aspects fort distincts. C'est un admirable instrument, appliqué aux idées, ou un instrument de calomnie appliqué aux personnes ; c'est une force de lumière et d'activité, ou une officine de mensonge et de déception ; c'est un bélier qui sape et détruit les réputations, ou un point d'appui pour les célébrités qui commencent ; c'est un tripot ou une tribune ; c'est une boutique de scandale, ou une chaire d'où rayonne la vérité ; c'est une folle qui loge tout le monde dans une maison de verre, ou la sagesse qui distribue la gloire à chacun selon son mérite et sa capacité. Maintenant, vous qui êtes exposé aux caresses ou aux morsures de la publicité, de quelle presse, de quels hommes parlez-vous ? Faudra-t-il confondre quelques individus jaloux, haineux, ignorés, le bas journalisme, avec les hommes de courage, de lumière et de progrès ? Bien des savants commentent cette sottise et fatale erreur ; mais ignorent-ils deux choses : la première, qu'on se passe de livres et pon de journaux ; la seconde, que souvent l'arme la plus cruelle de la presse est le silence ?

Il existe aujourd'hui une sorte de facilité mécanique à faire un livre, un traité, un mémoire, qui écrase la science et ôte toute espèce d'originalité. Des mots à effet, comme *expérience*, *progrès*, *lésion organique*, *rigoureuse application*, etc., etc. ; quelques réflexions plus ou moins justes, un grand étalage de faits, et voilà l'œuvre achevée ; il n'y manque qu'une idée grande et juste qui en soit l'âme. Quelques lecteurs, trois mois de vie, l'oublie ensuite, tel est le sort de ces productions, résultat d'une fécondité malheureuse, qui use le présent, sans profit pour l'avenir. Comment ne pas comprendre que rien ne se fait bien qu'avec soin et travail ; que la précipitation est un terrain stérile, qui ne porte que des phrases et jamais des fruits ?

Ajoutez, si vous pouvez, à ce qu'il y a d'inventif, d'ingénieur, de profond, de hardi dans vos expériences, ce qu'il peut y avoir de réel, de fécond et de positif dans les résultats.

A force de chercher dans les travailleurs scientifiques, on trouve enfin une espèce assez rare, et qui le devient de plus en plus ; ce sont des esprits qui, n'ayant ni légèreté, ni éclat, ni poli, ont néanmoins de la valeur et du poids : c'est l'or dans sa gangue, qui est tout à la fois le plus lourd, le plus précieux et le plus recherché des métaux.

Approchons et recueillons les opinions. L'un dit : *l'anatomie et la physiologie*, voilà les solides fondements de la médecine ; l'autre soutient que c'est l'*ana-*

tomie pathologique. Un troisième assure que l'observation *clinique* est tout, pourvu, ajoute un quatrième, qu'on ouvre le cadavre. Faites des *expériences* sur les animaux, s'écrie son voisin, puis comparez. Mais, réplique un autre confrère, sans la *statistique* point de certitude dans les résultats ; voulez-vous savoir, apprenez à compter. Ainsi chacun prétend ramener les autres à son point de vue, à l'évidence, à son évidence. Enfin, un homme grave s'avance et dit : Illustres docteurs *in utroque jure*, loin de rejeter les moyens que vous nous vantez avec tant d'ardeur, mon avis est de les adopter tous, de les réunir, de n'en faire qu'un levier pour soulever les bornes de la science. Et croyez-moi, la force multiple de tous ces instruments sera à peine suffisante pour approfondir chaque maladie, pour en saisir les causes, surtout pour la guérir, car guérir est le but unique de nos efforts, c'est le principe, le milieu et la fin de notre art. *Divi*.

Un homme de génie explore, réfléchit, médite, combine ; il saisit un grand fait, un principe à sa base, il le suit dans ses formes et ses profondeurs ; il le pénètre dans ses détails, l'analyse dans ses rapports, le vérifie, le constate, l'apprécie dans toute son étendue ; bientôt il le convertit de réalité abstraite et obscure, en réalité distincte, évidente et applicable ; voilà le progrès.

La ville de Nancy donna des fêtes pour le rétablissement de son prince. « Les Lorrains firent battre deux cents jetons d'or, aux armes de Nancy d'un côté, et à celles de M. de la Peyronnie de l'autre ; il les refusa constamment ; mais pour ne pas déshonorer des sujets si zélés, il accepta une pareille bourse de jetons d'argent. » (*Eloge de la Peyronnie*, par Morand.) Admettons que le même cas se présente aujourd'hui, ami lecteur, vous ne doutez pas un instant de ce qui arriverait.

L'invention, chose rare, très rare, infiniment rare ; il faut compter pour beaucoup la mise en œuvre.

Il y a des médecins riches de faits, de savoir et d'expérience, qui remettent sans cesse à en publier les résultats. Qu'attendent-ils ? Le temps passe, la science marche, les idées changent ou se modifient. Ce qui ne se fait pas dans un temps ne saurait se faire dans un autre ; ainsi, très-souvent, un travail ajourné est un travail manqué. Les manuscrits tenus longtemps dans les portefeuilles y prennent des rides et deviennent étrangers au monde actuel de la science. On a travaillé à son livre, quelquefois on y travaille encore, mais ignore-t-on qu'il y a une énorme distance entre l'œuvre méditée et l'œuvre publiée ? C'est le cas d'appliquer l'ancien proverbe : Quand on a dix pas à faire, neuf n'est que la moitié du chemin.

Une fortune passable, un bonheur passable, une santé passable, un certain équilibre entre les idées et les affections, entre les moyens et les prétentions ; savourer ses jours sans les prodiguer, sans les user, sans les répandre au hasard ; tel est le *fond de la vie*. C'est sur ce fond que se brodent les événements, les joies, les misères journalières de toute existence médiocre, à tout prendre la meilleure. Puis la mort vient, qui met son cachet : la mesure du temps est brisée pour nous, l'éternité commence. Encore une fois, *c'était bien la peine de naître*.

Dans la médecine surtout, il s'en faut beaucoup que la vérité détruise autant d'erreurs que ses apparences en ont fait naître.

Détracteurs de la médecine, avouez du moins que les injures de Pline et de Pétrarque, les saillies gascognes de Montaigne, la verve comique de Molière, l'indignation chagrine de Rousseau, la causticité aristophanique de Beaumarchais, n'ont rien produit contre cette science. Elle a toujours un rang élevé parmi les connaissances humaines. Où trouver une preuve plus évidente que la médecine est une nécessité sociale, un besoin de l'humanité ? Indépendamment de ses moyens physiques, plus ou moins fondés sur l'expérience, elle agit sur le moral à un degré incalculable. La *crainte* et l'*espérance*, ce sont là deux anses du cœur humain, à l'aide desquelles on le saisit, on le remue, on le secoue, on le calme, quand on a du savoir, de la pénétration et du tact ; mais il faut, dit-on, dans la médecine, mettre un siècle à s'emparer d'une vérité ; eh ! qu'importe ? si l'humanité doit en jouir des milliers de siècles. Dans quel but maintenant jeter l'anathème à la science ?

Le savoir dire, le savoir faire, les formes agréables, l'usage du monde, un certain je ne sais quoi qui plaît et séduit, réussissent à certains médecins. Mais il ne faut pas y regarder de trop près, ni souffler sur cette mousse, le prestige s'évanouirait aussitôt. Ces qualités sont au mérite superficiel, ce que la broderie est aux étoffes dont le fond n'est pas riche.

Une ignorance éclairée ; ces mots semblent contradictoires, ils expriment pourtant une vérité. Il n'est donné qu'à très-peu de personnes d'atteindre ce haut degré de lumière philosophique. Que de travaux, de veilles et de méditations, combien il faut de jugement et de sagacité pour savoir que l'on sait peu, pour estimer à leur valeur les bien acquis de la science, pour arriver enfin aux extrêmes limites sur lesquelles est écrit : *inconnu*. Montaigne distingue avec raison « l'ignorance abécédaire et l'ignorance doctorale » ; mais celle-ci, bien conçue, exige un travail de toute la vie.

Si j'obtiens jamais une grande réputation, une immense clientèle, une belle fortune, je déclare que j'aiderai les confrères moins heureux que moi; que je déverserai sur eux le trop plein de mes occupations lucratives; que j'aurai un grand état de maison pour faire honneur à la profession; que j'aiderai les jeunes gens de ma bourse et de mes conseils; qu'imitant La Peyronie et son ami Houstet, je donnerai trente mille francs à un jeune homme pauvre et distingué, à condition que, devenu riche, il les remettra à un autre, dans les mêmes conditions, et ainsi de suite, jusqu'à la cinquième ou sixième génération. Voilà ce que je veux faire quand j'aurai une grande réputation, une immense clientèle et une belle fortune. Ainsi soit-il!

La saignée est très-efficace dans la pneumonie, c'est bien; le tartre stibié à hautes doses guérit sans nul doute cette inflammation, à merveille; l'opium compte aussi de beaux succès, on ne peut mieux; le musc a réussi dans nombre de cas, c'est admirable. Mais dites-nous donc avec une rigoureuse précision quand il faut ou saigner, ou donner l'émétique, ou l'opium, ou le musc. Il en est de même de toutes les affections pathologiques. Verrons-nous le temps où il ne sera plus permis d'hésiter, de prononcer sur de vagues indices, de martingaler sur des conjectures? Quand la règle des indications en sera à ce point, la médecine sera véritablement grande et puissante. Adorateurs de la science, courez dès lors au temple, offrir cent coqs à Esculape.

Pourquoi l'acharnement de ce médecin contre son confrère, pourquoi le blâme-t-il en tout, sur tout, à propos de tout? Le voici: il s'est occupé du même sujet et il y a moins réussi. Ne voyez-vous pas la chenille dépréciant le travail du ver à soie; car la chenille file aussi.

L'envie médicale a sa réputation faite depuis longtemps, et il faut être juste, c'est une réputation méritée. Mais la loi est immuable, on est mordu par la passion qu'on a nourrie. Si l'envieux fait souffrir, il souffre également; un peu de louange, un petit succès, un léger bruit de la renommée, en voilà assez pour irriter son mal, pour augmenter son supplice, pour agacer le serpent qu'il a dans le sein. O mes amis! gardons-nous de l'envie médicale; évitons jusqu'à sa bave, jusqu'à son contact; c'est un cas de pathologie cancéreuse qu'il ne faut même étudier qu'avec crainte et réserve.

Le mot FIN est, après bien du travail, placé au bas de votre ouvrage; vous n'avez négligé ni soins,

ni veilles pour le rendre bon et utile; il est savant et profond, bien fait et bien écrit. Pensez-vous être au bout de vos travaux? Il faut l'imprimer, et là bien des tracasseries, bien des difficultés vous attendent. Après l'impression vient la publication, autre source d'ennuis, d'embarras et de mécomptes. Enfin, le livre est terminé, il est publié, annoncé, etc., que lui manque-t-il donc? Une chose extrêmement rare à notre époque.... des lecteurs.

Le vrai philosophe ne traite point avec mépris la connaissance matérielle du corps humain; il y reconnaît ce système de relation ou de lois où chaque organe a sa raison, sa place et ses fonctions; il y admire vivante, en action et à l'œuvre, cette providence infinie qui embrasse tout dans les plans de sa suprême sagesse; il étudie surtout cet élément essentiel de haute instruction, le cerveau et le crâne d'une tête humaine.

Il est absurde et ridicule de se voir effacé, dépassé, par des ignorants et des sots; il est honteux et infâme d'être habile à la manière de certaines gens.

L'enthousiasme ne vaut rien en médecine; on n'y admet que la raison, la logique et le fait, notamment dans le style. Cependant pour écrire il faut de la chaleur, de la lumière, de la vie, un certain feu de conviction raisonnée qui aide et relève la pensée dans les sujets graves. Peu de gens comprennent cette vérité; l'un affecte une sorte de sévérité pédantesque et gourmée; l'autre est insignifiant, il écrit d'abord ses phrases pour y mettre ensuite des idées, s'il le peut; celui-ci est lourd, diffus, il cite toujours sans choix ni discernement; celui-là court sans cesse, et dans sa phraséologie redondante, il perd constamment de vue son objet; il en est qui sont obscurs, fatigants, idées et mots sont mal enchevêtrés; on en voit qui écrivent bien, grammaticalement parlant, la phrase coule, mais froide, pâle, incolore, c'est une *boisson sans saveur, dans un vase sans ciselure*, comme dit un ancien, ou plutôt, selon mademoiselle de Gournay, c'est un bouillon d'eau claire, sans impureté, mais sans substance. Combien il est difficile d'atteindre ce point de perfection où sans la pompe emphatique d'un rhéteur, ni la trivialité verbeuse d'un ignorant, le lecteur peut dire: voilà une œuvre tout à la fois savante et habilement élaborée!

RÉVEILLÉ-PARISE.

(La suite au prochain numéro.)

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE CAHIER.

A. REPRODUCTION ET REVUE DES JOURNAUX BELGES ET ÉTRANGERS.

I. PHYSIQUE, CHIMIE ET BOTANIQUE MÉDICALES.

- | | |
|--|-----|
| 59. Recherches sur la l'action qu'exercent les sels métalliques sur l'albumine et sur certains tissus organiques des animaux; par J.-L. Lassaigne. | 209 |
| 60. Analyse des eaux ferro-manganésiennes de Crasac (Aveyron); par MM. O. Henri et Poumarède. | 213 |
| 61. Acide hyposulfureux, moyen de l'obtenir; par M. Persoz. | 219 |
| 62. Sur la composition de l'acide phosphorique; par M. Peligot. | 220 |
| 63. Sur la composition de la bile; par J. Berzelius. | 221 |

II. HYGIÈNE, DIÉTÉTIQUE, PHARMACOLOGIE ET TOXICOLOGIE.

- | | |
|---|-----|
| 64. Adulteration du pain et de diverses substances. | 224 |
| 65. Sur les enfants trouvés. | 225 |
| 66. Expériences cliniques sur le sulfate de zinc étudié comme agent vomitif; par A. Toulmouche. | ib. |
| 67. Impureté pernicieuse de quelques préparations chimico-pharmaceutiques. | 229 |
| 68. Sel de Guindre. | 230 |
| 69. Sur une nouvelle substance médicale, le Paullinia. | ib. |
| 70. Note sur le sirop de violettes (viola odorata); par M. Poitevin. | 231 |
| 71. Bouillon de cercelet de veau ou de mouton. | 233 |
| 72. Cas d'empoisonnement par l'arsenic; expertise chimico-légale; par M. Watson. | ib. |
| 73. Moyen de distinguer l'arsenic de l'antimoine dans les cas d'empoisonnement; par le docteur Marsh. | 236 |
| 74. Résurrection d'un asphyxié; par le docteur Alken. | ib. |

III. ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

- | | |
|---|-----|
| 75. Études théoriques et pratiques sur les différents bruits qui se produisent dans les voies respiratoires tant à l'état sain qu'à l'état pathologique; par J.-H.-S. Beau. | 237 |
| 76. Sur les nerfs; par le docteur Stilling. | 249 |

IV. PATHOLOGIE, THÉRAPEUTIQUE ET CLINIQUE MÉDICALES.

- | | |
|--|-----|
| 77. Cours de pathologie générale de M. Andral. | 250 |
| 78. Conférences cliniques sur les maladies scrofuleuses; par M. Lugol. | 252 |
| 79. Des altérations anatomiques dans la fièvre typhoïde, et de leur valeur; par M. Rostan. | 260 |

TOME II. 4^e s.